Emmanuel Apffel

L'ENFANT DE SANG DIVIN

ROMAN

ISBN 978-2-36957-155-1

© 2017, Emmanuel APFFEL

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.
Les textes cités sont tirés de la Bible version Louis Segond.

Publié par Editions l'Oasis, année 2017.

Ce livre a été publié sous la division auto publication 'Publiez votre livre !' des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, et ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal: 2e trimestre 2017.
Imprimé en France - 20170442

9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac, France
Tél (33) (0) 468 32 93 55
fax (33) (0) 468 91 38 63
Email: contact@editionsoasis.com
Boutique en ligne sécurisée sur
www.editionsoasis.com

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Editions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information.

L'orthographe et la grammaire prêtées à Jésus dans ce roman peuvent paraître prématuré. Il faut savoir qu'à cette époque, les enfants en bas âges apprenaient des psaumes et des versets de la Thora par cœur. Ce qui leur conférait, enfant un langage d'adulte.

À l'époque de Jésus, la langue courante en Israël était l'araméen.

Le roman emploie le référencement de la nativité de Jésus selon l'Évangile de Matthieu.

Nazareth, an 3753,

Je m'appelle Yeshoua, j'ai 9 ans. Mon père s'appelle Yosef, et ma mère, Maryam. Je vis avec ma famille dans un petit village des plateaux de Galilée, Nazareth, où mes parents sont nés. J'ai 4 frères: Jacques 7 ans, Joses 4 ans, Judes 3 ans, et Simon 1 an. Tous mes frères dorment avec mes parents, mais moi j'ai déjà une couche pour moi, avec une étagère où je peux ranger mes rouleaux. En plus de ma langue maternelle, je parle très bien l'hébreux. C'est mon père qui me l'a appris quand nous vivions à Alexandrie en Égypte.

Mon Rabbi, Rabbi Hatikvah, m'a

toujours dit qu'Israël était devenu une nation autant de docteurs, que de pauvres gens. L'immense majorité de ces pauvres gens existaient, selon lui, parce qu'Israël était dépourvu depuis longtemps de saints hommes, de prophètes. Hormis une minuscule minorité de gens assidus aux services du Temple tout neuf, bien que partiellement terminé (c'est du moins ce que j'ai pu voir de mes propres yeux), Israël ne comptait plus d'homme de nature à s'opposer aux royautés d'Israël injustes, et ne marchant pas selon les paroles de YHWH.

Le Rabbi m'a dit, hier, une chose qui m'a marquée: Israël manque de gens qui n'écrivent pas. Je n'ai pas compris. Selon lui, tant de jeunes éduqués selon la Thora, se lancent dans des écrits et des commentaires religieux. Et cela est un regret selon le Rabbi. J'étais très étonné.

Mais je suis obéissant à ses paroles.

Le Rabbi m'a dit alors: « Yeshouah, quand tu seras grand, ne fait pas pareil. Ils sont assez. Quand tu seras grand, entre dans l'histoire des hommes d'Israël qui auront marqués leurs temps de leurs actes, de leurs faits, et non de leurs écrits. Tu as compris ce que je te dis? »

Lentement, je bougeait la tête, pour signaler que j'avais compris. Enfin, plus ou moins, car au Temple, j'étais très étonné de ces gens venus du monde entier, de l'Hispanie, jusqu'à l'Euphrate, et plus loin encore, pour entendre les plus grands docteurs d'Israël parler des commentaires de la Thora.

Je serai un adulte dans 3 ans. A ma Bar Mitzvah, je pourrai rejoindre les hommes dans le temple, et aussi à la synagogue. 3 ans pour écrire, et ensuite toute une vie

consacrée à YHWH. Cette idée me fait frissonner de joie.

Alors, je fais ce que mon rabbi me dit: je commence donc à écrire, pour le temps qu'il me reste, avant de commencer une autre écriture, bientôt? Si telle est la volonté de mon père et de YHWH.

J'ai décidé d'écrire quelque chose de tout simple: mon journal. Mais comme ma très courte histoire n'a pas été simple, ni commune, peut-être y à t'il un intérêt à ce que quelqu'un découvre un jour ce que j'écris, moi qui cherche à être simple parmi les simples, mais que tant d'éléments viennent m'inquiéter quand à ce dessein futur. Oui, je veux plus tard, ou même dès à présent, chercher à faire battre mon cœur pour les plus simples, les faibles, les mendiants et même les lépreux (que YHWH me garde de la folie).

Le rabbi m'a déjà dit plusieurs fois qu'un seul homme, un seul, peut sauver tout Israël et même le monde (mais cela je ne l'ai pas compris) s'il décide de faire don de sa vie. Et non seulement de son temps ou de son intelligence. Mais de sa vie. Je tremble quand j'entends cela. C'est comme un plaisir.

Mais si je me décide à écrire aujourd'hui, c'est aussi à cause de ce qui m'est arrivé il y a 3 jours, quand une troupe de cavaliers romains a traversé mon village.

Samuel, mon meilleur ami, est descendu de la colline en nous criant: « ils arrivent, ils arrivent ». Les autres enfants du village et moi nous avons compris que des cavaliers romains allaient traverser Nazareth. Régulièrement ils passent par cette colline, autant pour leur inspection que pour faire boire les chevaux et

remplir leurs outres au puit.

Mon père m'a appris beaucoup de choses. Bien que depuis que nous nous sommes installés ici je le vois peu, car il travaille à Antipatris. Il ne rentre que pour Shabbath. Il est maître charpentier. Il m'a dit que la centurie à Génésareth n'avait comme seule mission de traquer les zélotes (nationalistes juifs s'opposants à l'occupation romaine). Or ils sont beaucoup moins nombreux en Galilée qu'en Judée. Sur les plateaux, chez nous, il n'en existent pas beaucoup. Ils ne vivent pas dans les villages. Les soldats n'y montent que rarement. Il peut passer un été sans qu'ils ne viennent.

Moi, je sais ce que font les romains à Jérusalem et aux alentours. Mais je crois que je suis le seul. Je le tiens de ma tante et de mon oncle qui habitent en Judée, à une demi-journée de marche de

Jérusalem. C'est chez eux que nous logeons quand nous montons pour Pessah (la Pâques juive).

Pour moi-même et les autres enfants, les soldats sont une attraction très attendue. Sur les plateaux, nous n'avons pas d'écho de ce qui se passe à Jérusalem ou dans la Judée. Aussi, quand le nuage de poussière soulevé par les chevaux approche du village nous courons tous comme chaque fois nous poster à l'entrée du village. Il s'agit pour nous de courir au flanc des chevaux et de plonger s'accrocher au harnais, afin de saisir le mors. Celui ci bien en main, le cheval rompt le rang. Son cavalier a alors toutes les peines de se dégager sous l'assaut des enfants accourus tous ensemble. Mais cela n'arrivait que très rarement.

Les soldats, à notre approche, nous étions 5 ou 6, se saisirent chacun du

harnais du cheval de son voisin, afin de limiter nos risques de réussites. Les cavaliers, étant à hauteur des premières maisons, nous foncions vers eux en criant de toutes nos forces. J'avais choisi le mien. J'ai bondi, et suis arrivé à m'accrocher à son harnais. Mes pieds pendouillaient à terre. Ma main gauche se cramponnait aux lanières du cheval, et ma main allait saisir le mors. Je me voyais déjà entraîner le cheval à l'écart : je serais le héros du jour. Malheureusement, je ne fis pas assez attention au soldat. Celui-ci, plus si jeune, ne semblait pas vraiment prendre goût au jeu. Quand je croisais son regard, je vis dans sa main sa lance qu'il avait retournée. Et par son bout, il m'en frappa violemment aux côtes, mon flanc étant largement ouvert.

Sous la douleur, je lâchais prise et fut projeté au sol. Les cavaliers passés, tous mes camarades m'entourèrent. J'avais des

difficultés énormes à respirer. Arrivé à la maison, je m'affalais sur ma couche. Mes camarades me laissèrent. Peu après, ma mère rentra avec mes frères. Elle m'emmena de suite chez une voisine qui officiait charitablement en tant que soignante. Elle avait été plusieurs années au service d'un médecin romain à Cana.

Ma mère était au bord des larmes, mais bientôt moins que moi, alors que la soignante me manipulait les côtes, je pleurais sous la douleur. Mais bien vite, le résultat de son examen tomba. Elle allait prononcer une phrase qui me fit sursauter car elle dit exactement celle prononcée par le Rabbi lors de la lecture des saintes écritures Shabbath dernier. La soignante dit à ma mère: « aucun de ses os n'est brisé ». J'en était quitte pour 30 jours de grimaces quand je devrais me lever et me coucher.